

## SAUVAGES CÉVENNES

Bâton de marche en main,  
les randonneurs foulent  
les terres sauvages  
sur les traces de Stevenson.  
Mais les temps  
ont quelque peu changé.

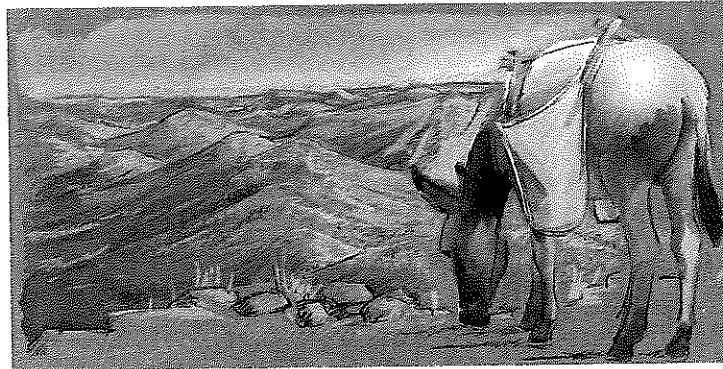
**E**n septembre 1878, un jeune écrivain écossais parcourt l'austère massif cévenol, du Monastier à Alès, treize jours durant, accompagné d'un âne appelé Modestine. « Dans les Cévennes, il s'escrime à réintégrer les prairies d'avant le Déluge », écrit Gilles Lapouge dans la préface d'une réédition que les randonneurs d'aujourd'hui emportent précieusement avec eux.

Aussitôt sa marche entamée, Robert Louis Stevenson s'exalte devant « un cours d'eau limpide comme cristal » : « On peut l'entendre qui sinue parmi les pierres, aimable jouvenceau de fleuve qu'il semble absurde d'appeler la Loire. De toutes parts, Goudet est encerclé par des montagnes ; des sentes rocailleuses praticables au mieux par des ânes, rattache la localité au reste de la France. [...] un isolement qu'on jurerait pareil à celui des Cyclopes homériques. » (*Voyage avec un âne dans les Cévennes*, p. 52).

L'historien Jules Michelet n'écrivait pas autre chose : « Les Cévennes offrent le roc, rien que le roc, les schistes tranchants... Vous sentez la lutte de l'homme, son travail opiniâtre, prodigieux, contre la nature. » (*Notre France*) Le spectacle de ces montagnes, l'Écossais le juge « sauvage et attristant » : « Le mont Mézenc et les pics derrière Saint-Julien se détachaient en masses coupantes sur une lumière froide à l'est, et le banc intermédiaire de coteaux avait sombré entier dans un vaste marécage d'ombre, sauf, çà et là, le tracé en noir d'un pain de sucre boisé et, çà et là, un emplacement blanchâtre irrégulier qui représentait une ferme et ses cultures. » (p. 57)

A la lisière du Velay, il découvre « le Gévaudan sauvage, montagneux, inculte, de fraîche date déboisé par crainte des loups » (p. 64). En quittant le bassin cultivé de l'Allier, ce sont « des landes, des fonds vaseux à bruyères, des étendues de roches et de sapins,

des bois de bouleaux nuancés par l'or de l'automne, çà et là quelques minables chaumières et des champs mornes » (p. 69). Les autochtones, peu habitués à voir des étrangers, ne lui facilitent pas la tâche. Un homme refuse de le guider quand il se perd. Un autre lui ferme sa porte. Des petites filles le moquent. « L'une tira la langue devant moi, l'autre me dit de suivre les vaches et toutes deux se mi-



rent à rire tout bas et à se pousser du coude. La Bête du Gévaudan a dévoré environ une centaine d'enfants de ce canton. Elle commençait à me devenir sympathique. » (p. 71) Il est contraint à bivouaquer dans l'obscurité, sous la pluie. Le voyageur reprend courage au monastère de Notre-Dame des Neiges : « Si les paysages se vendaient comme les images de mon enfance, un penny en noir, et quatre sous en couleur, je donnerais bien quatre sous chaque jour de ma vie. »

Hébergé par les trappistes, il rend « grâce à Dieu d'être libre d'errer » – puis trouve la révélation au contact de la nature inviolée : « Le sol moussu était, sous le pied, élastique et odorant. Je n'avais pour m'accompagner que quelques alouettes et je ne rencontrai qu'un chariot à bœufs

entre Lestampes et Bleyard. » (p. 116) Après l'avoir molestée pour insubordination, il se prend d'affection pour l'ânesse Modestine : « Je pouvais l'entendre tondre d'une langue persévérante le gazon. Pas d'autre bruit sinon le tranquille, l'intraduisible murmure du ruisseau sur les pierres. J'étais paresseusement étendu à fumer et à m'émerveiller de la couleur du ciel, comme nous nommons le vide de l'espace. [...] Je songeais que j'avais redécouvert une de ces vérités qui sont révélées aux sauvages et qui se dérobent aux économistes. » (p. 119) Le poète pense être devenu une « brave créature » parmi les

« ouailles du troupeau de la nature ».

Mais que deviendra ce paradis perdu ? « Stevenson frémit à la pensée que ces montagnes du Gévaudan sont sur le point de rentrer dans la civilisation, grâce au prochain chemin de fer : "une année encore et ce sera un autre monde. Le désert est assiégé" », note Gilles Lapouge.

Un siècle plus tard, Eric Poindron constate, en arrivant au Monastier pour marcher dans les pas de Stevenson : « Du climat fantastique cher au jeune Écossais, il ne reste que les monts alentour et la brume. En guise d'octroi, un garage surveille l'entrée du village, l'autobus dépose un groupe d'enfants souriants. »

A côté d'une supérette, une plaque de bronze, offerte par une admiratrice américaine, nous apprend qu'« ici un écrivain inconnu qui est devenu par la suite très célèbre a pris la route comme d'autres une grande décision ».

Aujourd'hui, cette randonnée de 230 kilomètres est connue sous le nom de « chemin de Stevenson », rappelle Antoine de Baecque, signalant au passage que le poète écossais ne recherchait pas le pittoresque mais « certains états d'âme vivifiants ».

**Stevenson**  
*Voyage avec un âne dans les Cévennes* (GF)

**Eric Poindron**  
*Belles Étoiles* (Flammariion)

**Antoine de Baecque**  
*Ecrivains randonneurs* (Omnibus)